Lévesque, Geneviève. *La maison habitée*. Ottawa : David, 2014. 201 p.

On entrera dans ce roman avec patience, dont nous devons peut-être nous munir jusqu'au dénouement pour mieux saisir le processus auquel s'adonne la narratrice, jeune Parisienne aveugle originaire du Nouveau-Brunswick, qui a tout juste hérité d'une maison en Bretagne appartenant à son oncle. De son vivant, elle appelait ce dernier le Capitaine. En retour, il la nommait le Mousse. Très complices, tous deux aimaient passer de longues heures sur le voilier le long des côtes canadiennes.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la maison en Bretagne semble tanguer tout autant qu'un bateau sur une mer houleuse. Dès son arrivée, la jeune femme est troublée par la vie agitée de fantômes, spectres ou esprits qui l'habitent et la contrôlent : « Encore sur le seuil, j'hésitais à entrer dans la maison malgré la pluie qui trempait le vestibule, portée par les bourrasques maintenant sauvages du vent ». Mais la voici qui franchit le pas de la porte. Et elle a bien raison de s'inquiéter : de mystérieuses voix l'accueillent qui, bientôt, prennent une apparence humaine – une petite fille, un homme, une femme – alors que la jeune femme recouvre étrangement la vue dans l'obscurité de la demeure. Apparaît alors le feu, du regard, de l'incendie, de la passion.

La maison, on l'a bien compris, occupe une fonction allégorique et *La maison habitée* est un roman à clés, psychiques, il va de soi : la clé des rêves et les clés du comportement, sans doute aussi la clé des champs après l'enfance au bord de l'océan. Cette maison, c'est un peu le sofa dans le cabinet du psychanalyste où le patient laisse remonter à la conscience les accidents de vie oubliés, les peines et tragédies qui l'ont formé.

La jeune femme aveugle y cherche à être éclairée et à trouver la lumière dans les zones sombres de l'existence. Le roman dépeint une quête de stabilité, de structures, d'un fondement solide dans la vie. La maison bretonne, loin du Canada, en est le symbole : « J'ai fini par entrer, fermant la porte derrière moi. A tâtons, j'ai trouvé le verrou et l'ai tiré avant d'avancer dans le vestibule. J'ai frotté mes chaussures contre un tapis qui rendait un son assourdi sous mes pas. Comparé à la pierre du sol, il paraissait moelleux. J'y enfonçais comme dans un marais, engluée au cœur de la matière molle qui entourait mes pieds. Cette sensation m'a déplu ».

Des aventures atroces et bouleversantes s'y produisent, fruits de l'imagination tout autant que d'un vécu longtemps éclipsé. Mais, n'en doutons pas, la lumière finira par se faire.

Armand Falq